

Inter
Art actuel



Valentin Torrens

Comment une cible n'est pas une cible

Valentin Torrens, *Performance*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 6 septembre 2007

Jean-Claude Saint-Hilaire

Number 99, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45538ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Hilaire, J.-C. (2008). Valentin Torrens : comment une cible n'est pas une cible / Valentin Torrens, *Performance*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 6 septembre 2007. *Inter*, (99), 60–61.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Valentin Torrens

Comment une cible n'est pas une cible

■ JEAN-CLAUDE ST-HILAIRE

Lors de son passage au Lieu, centre en art actuel, Valentin Torrens a livré une performance d'une trentaine de minutes, efficace et sans ambiguïté. Je dois humblement avouer que cela m'a un peu désarçonné. À plusieurs reprises, Torrens est passé par Québec. Son travail m'est toujours apparu recelant une large part de non-dits, d'allusions, de mystères et de trouve-qui-pourra. Cette zone floue confère à ses prestations une option poétique déstabilisante, et c'est en cela que ses performances m'attirent.

Mais revenons au début. Il faut savoir que Valentin Torrens est peintre de formation et qu'il enseigne les arts plastiques dans une école secondaire à La Floresta, en banlieue de Barcelone. Sa production oscille entre la performance et l'installation. Il écrit, théorisant les gestes, les contextualisant en Espagne et un peu partout autour de la planète. Torrens est une véritable bougie d'allumage qui projette des étincelles.

Le sens de l'humour de l'individu traverse aussi sa pratique artistique, flirant avec la transgression et, surtout, la transformation des codes utilisés.

L'exemple de Mexico (1993) est bien choisi : au centre X-Theresa, construit au XVII^e siècle et à deux pas des ruines du Templo Mayor des Aztèques, il projeta sur les murs de pierre de l'ancien monastère une vingtaine de bouteilles de tequila, éclaboussant, lavant et baptisant ainsi la structure historique et culturelle d'accueil.

En 1994, la *Manœuvre nomade* (collectif Inter/Le Lieu) s'était arrêtée à Barcelone et, lors d'une soirée performative, Torrens avait recréé un lien avec l'orateur ou le politicien, où, sur sa table couverte de papiers, il « déposait » un faux microphone, dont la base avait été chauffée au rouge, ce qui faisait flamber le discours de papier à travers une atmosphère de fête. Ironie envers le discours creux et ironie vis-à-vis du spectacle médiatique. CQFD.

« Développant des cycles de destruction et d'intensification, l'action ouvre, se dédouble, tourne, s'oppose, fonde, réverbère, fait allusion, complète, ferme les signes qu'elle met en jeu où toutes les certitudes restent en suspens, en relativisant et transformant les relations », souligne l'artiste, dans un communiqué de presse rédigé lors de sa dernière apparition au Lieu.

Le 6 septembre dernier, il bifurquait de quelques degrés à cette règle, me semble-t-il.

La performance présentée avait comme cible le terrorisme international, littéralement. Les Espagnols ont une longue expérience du terrorisme : l'organisation ETA (mouvement révolutionnaire issu du Pays basque) a fait parler d'elle depuis 1962 comme la principale source de terrorisme en Espagne, opposée au départ au régime dictatorial de Franco. Au fil des ans, l'ETA a mué, s'est transformée et s'est redéfinie :

ses menaces pèsent toujours sur le pays. Mais, pour ce qui est de la performance de l'artiste catalan, il faisait référence à l'attentat de Madrid perpétré par les radicaux islamistes le 11 mars 2004.

Les explosions ont eu lieu pendant l'heure de pointe matinale, entre 7 h 37 et 7 h 55 (heure locale), aux gares Atocha (trois bombes), El Pozo del Tío Raimundo (deux bombes), Santa Eugenia (une bombe), ainsi que dans un train juste en-dehors d'Atocha à la Calle Téllez (quatre bombes).

La plupart des morts survinrent à El Pozo (67) et à la rue Téllez (64). Il y eut 34 victimes à Atocha et 16 à Santa Eugenia. Au total, il y eut 191 morts.

Le train qui explosa à la Calle Téllez devait arriver à Atocha au même moment que l'autre train, mais, retardé de quelques minutes, il a explosé hors de la gare. Il était muni de deux grandes bombes à la tête et au centre du convoi.

Photos > Francis Arguin

Les forces de sécurité ont par la suite trouvé et désamorcé trois autres bombes qui n'avaient pas explosé, deux à Atocha et une à El Pozo. Selon le gouvernement espagnol, ces bombes étaient des pièges devant exploser lors de l'arrivée des forces de secours. Il s'agirait de sacs à dos remplis de plastic Expert C de fabrication espagnole¹.

Les spectateurs sont assis à ras les murs autour de l'espace. Torrens apparaît, noir, la tête glissée dans un passe-montagne de ski, lui aussi noir. Silence, marche naturelle, gestes naturels : il sort de sa veste un carré de carton de 10 cm qu'il lance devant lui, à quelques mètres. Il s'agit d'une cible, comme celles utilisées pour le tir au pistolet d'entraînement. Lentement, il sort de sa poche une fléchette, dernier modèle, qu'il tente de piquer dans la cible en la projetant. Raté ! Il s'approche, dépose un nouveau carton sur lequel est imprimé un seul et gros point d'interrogation (?). Il place sa main gauche à hauteur de ses yeux et fixe la paume, comme pour lire sur un papier quelque information. Liste, nom, directives ? Il plonge à nouveau sa main dans une poche et y extirpe un petit lampion qu'il allume et dépose avec les cartons et la fléchette. Il recommence ces gestes à plusieurs reprises, six ou sept fois, conservant le même rythme lent. Les cibles arrivent près des pieds de certains membres de l'assistance, on ne bouge pas, la fléchette rate de peu la cheville, mais pas la cible.

À un moment, il s'arrête, se penche et s'incline lentement jusqu'à ce que sa tête touche le sol, les mains à plat au sol : prière islamiste.

Tout doucement, la lueur des lampions construit l'espace et finit par libérer une atmosphère cérémonielle, proche des chapelles ardentes populaires qui se créent spontanément après des tragédies urbaines. Cet effet sera accentué par une projection vidéo finale, dans la pénombre. Il termine son action en s'allumant une cigarette dont il tirera avec délectation quelques taffes. À son départ, la projection vidéo, silencieuse, gigantesque et en noir et blanc, montre des gros plans de ces cibles de carton, animées, hors foyer et presque abstraites.

La façon de livrer le contenu démontre son contrôle total de la situation, notamment par le rythme, la gestuelle et l'utilisation de l'espace qui se transforme petit à petit en installation chargée d'émotions. Cette performance mise sur l'élaboration d'un code simple et efficace : les signes laissés en cours de route se lisent et s'assemblent au quart de tour. Le terroriste anonyme agit au hasard, la personne cible n'a pas d'importance, elle est réduite à son simple état de cible : le « pourquoi lui ? » devient inutile dans cette logique. Les attentats terroristes réussissent souvent, parfois échouent, mais laissent toujours des traces. Il y a de l'habileté du lanceur de fléchettes.

Torrens se range résolument du côté des victimes, exprimant cette dualité face à la personne humaine :

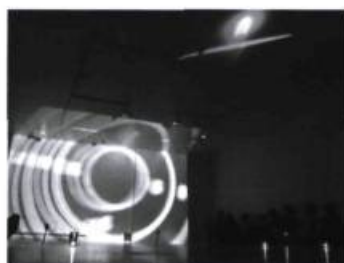
objet cible ou individu-amour.

Cette association du lampion et de l'arme symbolique est le cœur de la démonstration. L'accumulation de ces « lieux du crime » nous ramène à ce groupe social que nous formons, solidaires, comme nous devrions l'être. En ce sens, l'artiste catalan devient pédagogue par sa métaphore, lui, le professeur.

C'est pour cette raison que je ne retrouvais pas la marque caractéristique de son travail antérieur. Comment traiter avec ironie ou d'une quelconque fantaisie du terrorisme international ? De même, aucune ambiguïté dans le discours de Valentin Torrens, il ne peut y en avoir avec le terrorisme international. La gravité dans ce choix de sujet commande un traitement contrôlé et systématique du vocabulaire orchestré et, sur ce point, nous avons assisté, ce soir-là, à une pièce d'anthologie. ■

Note

1. Wikipedia, *Attentats du 11 mars 2004 à Madrid*, [www.fr.wikipedia.org/wiki/].



Jean-Claude St-Hilaire a enseigné l'histoire de l'art une trentaine d'années, la communication et le design multimédia pendant cinq autres années. Il poursuit à Québec et ailleurs ses recherches artistiques en tant qu'installateur et performeur, et observe le milieu de l'art actuel depuis toujours. Il a participé au collectif *Inter/Le Lieu* pendant plusieurs années et collaboré à la fondation de la revue *Inter, art actuel* de même qu'à celle du centre d'artistes *Le Lieu, centre en art actuel*.